

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/3 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.3.63737

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

beschränkt auf die Ausnahmesituation des revolutionären Umbruchs, und sowohl die konservativen Regierungen als auch die oppositionellen Republikaner bemühten sich schon ab Sommer 1848, die Politik wieder von der Straße zu verbannen.

Charakteristisch waren nun wieder Mischformen zwischen traditionellen und modernen Umzügen, politisierende Prozessionen auf konservativ-katholischer Seite, zivile Begräbnisse auf seiten der laizistischen Linken. Es ist bezeichnend, daß auch die Republikanisierung und Demokratisierung Frankreichs nach 1871 daran zunächst nichts änderte. Demonstrationen unter freiem Himmel gehörten nicht (mehr) zum politischen Handlungsarsenal der um Legalität und Respektabilität bemühten Republikaner, und an der repressiven Gesetzgebung hielten diese zunächst auch nach ihrem Aufstieg in Regierungsverantwortung fest.

Innovationen kamen von den Rändern des politischen Spektrums. Demonstrationen streikender Arbeiter begannen sich ebenso zu etablieren wie der jährliche Umzug zum 1. Mai als Kampftag der internationalen Arbeiterbewegung. Und in den 1890er Jahren entdeckte auch die extreme Rechte im Zuge ihrer ideologischen und sozialen Neuorientierung die Demonstration als ein mögliches Mittel der politischen Auseinandersetzung. Dennoch datiert Vincent Robert die endgültige Durchsetzung der Demonstration erst auf die letzten Jahre der Vorkriegszeit, in denen auch die Lyoner Administration – vor allem Bürgermeister Edouard Herriot – jetzt regelmäßig mit den Veranstaltern der Umzüge kooperierte und diese auch gegen den meist weniger toleranten Innenminister verteidigte. Innerhalb weniger Jahre wurde nun das Demonstrieren in der noch heute gängigen Form zu einem wichtigen, aber immer alltäglicheren Bestandteil der politischen Praxis.

Vincent Robert zeichnet diese hier nur mit groben Strichen skizzierte Entwicklung in einer gleichermaßen dichten wie präzisen Studie nach, die nebenbei auch eine Vielzahl von Informationen und Überlegungen zu Topographie, sozialmoralischen Milieus und kulturellen Traditionen der Stadt Lyon liefert. Ein Musterbeispiel für eine gelungene Synthese aus historischer Anthropologie und politischer Geschichte.

Daniel MOLLENHAUER, Erfurt

Baron Paul de Krüdener, ambassadeur de Russie. Impressions d'Allemagne pendant la révolution de 1848. Notice biographique et notes de Francis LEY, Paris (L'Harmattan) 2001, 132 p.

Francis Ley a ouvert au public un lot précieux des archives conservées dans sa famille, en publiant des études remarquablement documentées sur le maréchal de Munich, un des collaborateurs zélés de Pierre le Grand, sur Madame de Krüdener, célèbre inspiratrice de la Sainte-Alliance, guide spirituel d'Alexandre I^{er} et auteur du roman »Valérie«, sur Alexandre I^{er} lui-même ou en faisant paraître des textes inédits comme le »Voyage en Italie« du baron Alexis de Krüdener, diplomate russe et mari de Mme de Krüdener, les »Mémoires« du comte Ernest de Munich qui avait contribué à la fondation de l'Ermitage, et cette fois – les »Impressions d'Allemagne« du fils de Mme de Krüdener, Paul, qui sont publiées pour la première fois en entier. Deux livres de Francis Ley lui ont été déjà consacrés (»La Russie et le baron de Krüdener dans l'Affaire de Neuchâtel, 1856–1857«, 1958, »La Russie, Paul de Krüdener et les soulèvements nationaux: 1814–1858«, 1971).

Diplomate comme son père, Paul de Krüdener (1784–1858), secrétaire de l'ambassade de Russie en France, ambassadeur de Russie en Suisse, puis aux États-Unis, et de nouveau en Suisse, a servi toute sa vie la cause de la monarchie, et en cela il était fidèle à la tradition maintenue par ses ancêtres et ses parents. Témoin de la guerre civile en Suisse en 1847, ensuite de la révolution d'Allemagne en 1848 comme résident à Francfort, il écrit sur le vif des événements, en 1849, »des impressions profondes et sincères« (p. 26). L'auteur ne manifeste aucune

sympathie pour les idées libérales tout en admettant la fatalité des évolutions: »... mieux vaut pour une nation de prendre en patience les maux que l'action lente mais civilisatrice du temps vient atténuer chaque jour, que de s'abandonner dans son imprudence à des charlatans« (p. 11). Il voit dans les révolutions une menace pour l'Europe »si brillante et si glorieuse« sur laquelle peuvent descendre »les ténèbres sépulcrales de la vieille Asie« (p. 25). »La manie démocratique« (p. 43), »l'entreprise infernale« (p. 101), »la gueule du dragon révolutionnaire« (p. 104) – c'est ainsi que sont qualifiées les tendances libérales. »Un système représentatif est donc une invitation formelle à tous les Catilina – conclut-il. – [...] Le peuple a-t-il jamais su et saura-t-il jamais reconnaître de tels hypocrites sous le masque dont ils couvrent leur face hideuse?« (p. 94).

Dans la note préliminaire Francis Ley remarque à juste titre que Paul de Krüdener n'a pas traversé les événements révolutionnaires comme un conservateur aveuglé, sans rien comprendre. Il comprenait bien qu'ils menaçaient d'engloutir la société »à l'abri de laquelle il vivait« (p. 12). Mais en même temps c'est plutôt en brave chevalier, le descendant des porteglaive qu'il terrasse »le dragon révolutionnaire«.

En stygmatisant »le faux libéralisme des villes et des universités« (p. 11), Paul de Krüdener a une vraie compassion pour les simples paysans, héritée en grande partie de sa mère qui s'occupait beaucoup de ses serfs en Livonie et rêvait de les libérer. Il partage aussi avec Mme de Krüdener la foi en la Providence, en ce que »l'homme guidé mystérieusement par la main Divine doit atteindre ici-bas la perfection à laquelle il est destiné« (p. 23). Même les dimensions de l'Empire Russe lui paraissent providentielles: »... depuis le règne de l'empereur Alexandre il [l'agrandissement de la Russie] n'a été que la suite des guerres que lui a intentées la malice maladroite de ses ennemis« (p. 77).

Penchant selon toute évidence pour la religion au-dessus de différentes confessions qu'a professée Mme de Krüdener, son fils s'indigne contre le fanatisme religieux mais encore plus contre »le fanatisme impie« de »Voltaire et ses disciples« (p. 28). Il reproche à Lamartine (»le noble chantre de Jocelyn«) »l'indulgence qui perce à chaque page de l'*Histoire des Girondins* pour les criminels assassins de Louis XVI et pour l'affreux Robespierre lui-même« (p. 37). Il regrette que »l'aveugle Lamartine est le plus grand orateur des temps modernes« (p. 41–42). Victor Hugo dont »les drames sont puisés hors de la nature« (p. 53) n'est pas épargné non plus, ainsi que toute la littérature française de son époque, »dégradée« (p. 42).

C'est parce que la religion est un grand principe pour Paul de Krüdener de tous les arts. Il se montre un vrai disciple de sa mère qui insistait sur ce point dans ces écrits consacrés à ses souvenirs d'Italie (dans »Valérie« notamment). Pour son fils aussi la peinture italienne qu'il contemple en visitant le musée de Francfort, est sublime parce que la religion inspirait l'artiste, la foi vivait dans l'art. »Il n'y a que la foi qui fasse des grandes choses, en peinture comme en tout« (p. 67). À Fribourg Paul de Krüdener admire la cathédrale qui est »une protestation des siècles défunts contre le siècle actuel, de la religion indignée contre la plate philosophie des universités allemandes, de l'ascétisme sévère mais bienfaisant du sein duquel la civilisation européenne s'est lentement développée depuis Charlemagne, contre le misérable matérialisme...« (p. 40–41).

Adoptant la politique de Nicolas I^{er} qui a défendu de parler français à la cour et luttait contre la gallomanie russe du premier quart du XIX^e siècle, P. de Krüdener voit en France »le principe désastreux« »dont s'infecte toute l'Europe à côté d'elle« (p. 43). Il déplore »toutes ces hontes, où, de révolution en révolution, se plongent plus profondément les mœurs de la France ...« (p. 42).

Les Allemands ne font qu'imiter les Français, leur révolution est une copie. Ils partagent aussi »une haine extravagante et ridicule« (p. 47) de l'Europe libérale envers la Russie, que le diplomate russe défend. Il rappelle avec fierté la glorieuse marche de l'armée russe qui a libéré l'Allemagne »du joug de Napoléon« (p. 48), la marche dont étaient témoins à l'époque sa mère et sa sœur Juliette: »C'est pour les Allemands que le sang des Russes a coulé par tor-

rents aux plaines de Bassano, de Novi, dans les neiges d'Eylau ...» (p. 48). Paul de Krüdener parle de la Russie, de la race slave, »la branche cadette de la civilisation européenne«, »maltraitée, dédaignée, honnie, comme Cenerentola« (p. 72) avec espoir qu'ont exprimé avant lui Mme de Staël et Joseph de Maistre: »Elle a aussi son bon génie qui la fera triompher quand l'heure sera venue« (p. 72). Comme Mme de Staël il insiste sur la flexibilité du génie russe et sur sa possibilité de passer de l'imitation à la création.

Ainsi les souvenirs de Paul de Krüdener sont non seulement une chronique historique mais aussi un fragment du miroir collectif dans lequel s'est reflétée son illustre famille dont le destin était étroitement lié à l'histoire de la Russie et de l'Europe, et cette partie de l'aristocratie qui persistait dans sa fidélité aux traditions monarchiques et chrétiennes. On doit savoir gré à Francis Ley de n'avoir point reculé devant un écrit »réactionnaire«, de compléter le portrait de famille dans toute son unité et de restituer la mentalité de l'époque dans toute son intransigeance.

Elena GRETCHANAIA, Moskau

Stefan-Ludwig HOFFMANN, *Die Politik der Geselligkeit. Freimaurerlogen in der deutschen Bürgergesellschaft 1840–1918*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2000, 425 p. (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft, 141).

L'histoire des loges maçonniques dans l'Europe du XIX^e siècle reste un domaine mal connu, et ce jusqu'à susciter l'étonnement qu'elles aient encore existé à cette époque-là. Ancrant ses racines dans la culture politique anglaise et écossaise (fin XVII^e siècle), la première loge allemande fut créée à Hambourg en 1739, puis à Dresde, Berlin, Leipzig et Breslau jusqu'en 1741. En Allemagne, les loges sont très souvent un espace de sociabilité et de communication de la bourgeoisie naissante dépourvue de tout pouvoir politique, et Georg Simmel note leur attrait essentiel: elles sont porteuses d'un état d'esprit cosmopolite.

Le présent ouvrage se structure autour de trois axes: il s'agit d'abord d'une vue descriptive, extérieure et diachronique des loges dans deux sociétés citadines très différentes l'une de l'autre; Leipzig, ville marchande, ouverte, et sa bourgeoisie libérale et Breslau, beaucoup plus fermée sur elle-même dans une Prusse conservatrice et traditionaliste. L'étude comparative s'étend ensuite aux régions, la Saxe et la Prusse, puis à l'Allemagne et à la France avec de fréquentes références aux États-Unis.

Le deuxième axe nous fait pénétrer à l'intérieur des loges à travers l'examen du langage, des rites d'admission, des pratiques culturelles, de la structure sociale, l'objectif étant l'éducation des hommes qu'ils soient source d'humanité. Le culte de la fraternité, exclusivement masculin, suscite la question de l'attitude religieuse à adopter. Existe-t-il une forme de religiosité spécifiquement masculine? Jusqu'où prendre ses distances par rapport à l'Église?

Le troisième axe prend en compte le champ sémantique du discours nationaliste depuis la guerre franco-allemande (1870/71) jusqu'à la Première Guerre mondiale, le conflit entre nationalisme et universalisme moral. Chaque nation se prétend porteuse d'une mission universaliste qui justifie la guerre et la haine de l'autre. Pourtant, à l'instar des mouvements pour la paix, il y a des tentatives de rapprochement. Ne pourrait-on imaginer une »internationale morale«? L'ouvrage se termine par une vue perspective sur l'histoire mouvementée de la franc-maçonnerie depuis 1914, pendant »la nouvelle guerre de trente ans« (Raymond Aron) et les insinuations de plus en plus virulentes sur une conjuration judéo-maçonnique.

Les problèmes spécifiques aux loges allemandes et qui les ont marquées pendant tout le XIX^e siècle font l'objet d'une étude très précise:

– le conflit catholicisme – protestantisme dominant dans la période du *Kulturkampf* (1871–1878) et la condamnation par Rome des loges maçonniques;